



Le Roi Albert au milieu de ses soldats.

Le domestique disait la vérité. Quant aux Allemands, ils imaginèrent d'emblée d'in vraisemblables histoires de francs-tireurs et retournèrent même la terre du jardin, dans l'espoir de mettre au jour le cadavre du uhlan. Mais ce dernier avait été tué dans un combat régulier et enterré près du lieu où il avait été frappé.

M. Carlier, fort heureusement, était parti, car s'il était tombé aux mains des Allemands, on l'aurait fusillé sans autre forme de procès. Mais, malgré tout, il fallait une victime. Les Allemands se mirent à la recherche de la famille de M. Carlier et finirent par arrêter son beau-père, M. Ide, qui ignorait le premier mot de toute cette affaire.

Cela n'empêcha pas les Allemands de condamner M. Ide à deux ans de prison et à une forte amende, pour un acte dont il n'était pas coupable, qui n'avait même jamais été commis.

Et M. Ide fut arraché à son foyer avec sa femme et ses enfants et déporté dans un camp allemand.

On conçoit sans peine que ces procédés aussi arbitraires qu'injustes causèrent une vive indignation.

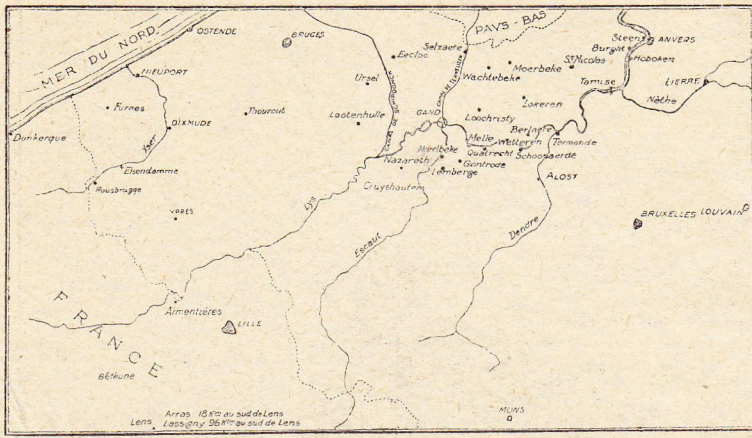
Presque en même temps on apprit à Chielt ce qui venait de se produire à quelques lieues de là. Et cette injustice, si écœurante qu'elle fût, devait paraître insignifiante à côté de ces crimes épouvantables. Elle n'en fit pas moins une impression profonde.

La terreur allemande accompagnait les armées du kaiser, de Roulers à Ledeghem et West-Roozebeke. Le curé Delacuse, qui habitait au hameau De Kleppe, entre Ledeghem et Dadizeele, était la bonté en personne. Il appartenait à ce groupe nombreux de prêtres westflamands, connus pour leur science ou leur talent poétique. Delacuse s'occupait principalement de l'étude des couleurs et de la musique. C'était plutôt un rêveur qu'un homme pratique. Peu de personnes appréciaient la finesse de cet esprit distingué.

On lui fit subir un traitement affreux. Des soldats le firent sortir de sa demeure, sous prétexte qu'ils avaient aperçu une lumière dans sa maison. Et les villageois frémirent en voyant leur pasteur marcher derrière une charrette, les mains enchaînées, le visage inondé de sang. Le pauvre prêtre s'avancait en titubant ; quand ses jambes fléchissaient, les soldats le traînaient sur les pavés jusqu'à ce qu'il se relevât. Il arriva ainsi à Roulers, où il fut enfin relâché. Le martyr se retira à Courtrai, mais sa santé était brisée et il mourut peu de temps après.

Au village de Ledeghem on eut à déplorer le meurtre de six ou sept civils, qu'une barbare soldatesque fusilla sans pitié. Un boulanger dut se mettre à genou sur le parquet de sa demeure. Sa femme demanda sa grâce, mais les misérables le traînèrent dans la rue où ils l'achevèrent.

Nous aurons l'occasion de raconter encore d'autres atro-



Carte de la retraite de l'armée sur l'Yser.

cités commises par les hordes qui se rendirent dans la direction de Roozebeke et de Eessen-Dixmude.

A ce moment le général von Hugel commandait ces troupes qui opéraient autour de Roulers. Le général von Winterfeldt l'avait précédé, mais il avait dû partir pour Dixmude.

Von Hugel avait l'occasion de porter aux Alliés un coup décisif, car si les Allemands avaient déployé autant d'enthousiasme dans leurs actes que dans leurs paroles pour atteindre Calais, ils auraient peut-être réalisé leur plan. Ils avaient, en effet, devant eux un point faible du front des Alliés, à savoir la ligne d'Ypres à Knocke. Cette partie de la Flandre n'était guère défendue et les Anglais avaient à peine commencé la concentration de leurs troupes.

Si von Hugel avait exécuté une marche plus rapide, les conséquences d'une pareille manœuvre eussent été très graves pour la partie adverse. Mais, comme il leur arrivait fréquemment après leurs victoires, les Allemands demeurèrent indécis et perdirent un temps précieux dans des escarmouches à Oost-Nieuwkerke et à Passchendaele, qui durèrent un ou deux jours.

L'état-major français siégeait ce soir du 19 octobre à Passchendaele, gros village situé à une lieue de Roulers, et qui était bondé de réfugiés. Pendant la nuit on communiqua aux exilés ce mot d'ordre : « Fuyez d'ici, car l'état-major est déjà parti. » Et, en effet, les Français avaient évacué la commune dès la pointe du jour.

French, qui au début des hostilités, occupait l'aile gauche du front des Alliés, mais qui avait ensuite reçu à sa gauche des troupes alliées, désirait reprendre ses positions initiales, qui étaient les suivantes : le 1er corps (Haig) et le 4e (Rawlinson), de Zonnebeke à Zandvoorde, le corps de cavalerie d'Allenby, de Zandvoorde à Messines, et le 3e corps (Pulteney) de Messines à Armentières.

Le généralissime anglais était très optimiste, comme il le déclare lui-même dans ses mémoires :

« Les raisons de cette opinion, dit-il, étaient basées, d'abord, sur mes conversations avec Foch, qui était déjà sur les lieux depuis plusieurs jours. Il avait pu se faire une idée des forces établies entre Arras et la mer. Il estimait que les Allemands n'étaient pas en situation de s'opposer à une offensive résolue de notre part. Les renseignements m'avaient informé d'importants transports de troupes allemandes de ce front-ci vers l'Aisne et plus au sud. Foch se déclarait lui-même entièrement satisfait des progrès réalisés par sa propre armée, notamment par la cavalerie sur son flanc nord. »

Mais après le 15 octobre, French se sentit moins rassuré. Les Allemands recevaient des renforts continuels. Quant aux troupes françaises, elles étaient plutôt clairsemées et les Belges, qui retraits d'Anvers, étaient fort mal en point. L'ennemi menaçait d'envelopper notre flanc gauche. Aussi résolut-on de frapper un grand coup avant que les Allemands n'eussent reçu de nouveaux renforts, et on prit les dispositions nécessaires en vue d'une offensive qui devait être déclanchée le 19 octobre.

Les ordres suivants furent donnés au 1er corps d'armée britannique :

« Le 1er C. A. marchera via Thourout : objectif, enlèvement de Bruges. S'il est démontré que la chose peut se réaliser avec succès, tous les efforts seront faits pour tourner le flanc gauche ennemi et le rejeter sur Gand. La situation, toutefois, est encore très incertaine, et pour le moment il est seulement possible de diriger la droite du 1er C. A. sur la ligne Ypres-Roulers. »

On s'était mis d'accord avec l'amirauté pour obtenir le concours effectif de la flotte : des navires de guerre de la base de Douvres devaient être prêts à soutenir l'action des armées de terre.

Le poste de commandement avancé de French était établi à Bailleul, une petite ville de la Flandre française, dont un grand nombre d'habitants parlent encore le flamand.

Le 13, French y eut un long entretien avec Pulteney, un de ses amis, qu'il estimait hautement pour sa compétence et son habileté.

« Il possédait la pleine confiance des officiers et des hommes qui servaient sous ses ordres, rapporte le généralissime. Possédant des nerfs d'acier et un courage indomptable, il demeurait calme et imperturbable dans les situations les plus difficiles et les plus critiques. Quelque ardue que fût la tâche imposée, jamais il ne fit de difficultés pour l'accepter et joua toujours son rôle avec énergie et habileté. »

Le général Smith Dorrien avait également assisté à cet entretien.

Nous avons déjà signalé l'échec de l'offensive, qui ne fut même pas sérieusement commencée. Une tentative du 4e corps d'armée pour s'emparer de Menin resta sans succès. Plus au nord, la cavalerie française de de Mitry fut rejetée sur Staden et Zarren.

Le 20, la 3e division anglaise dut se replier sur la ligne Zonnebeke-Saint-Julien-Pilkem.

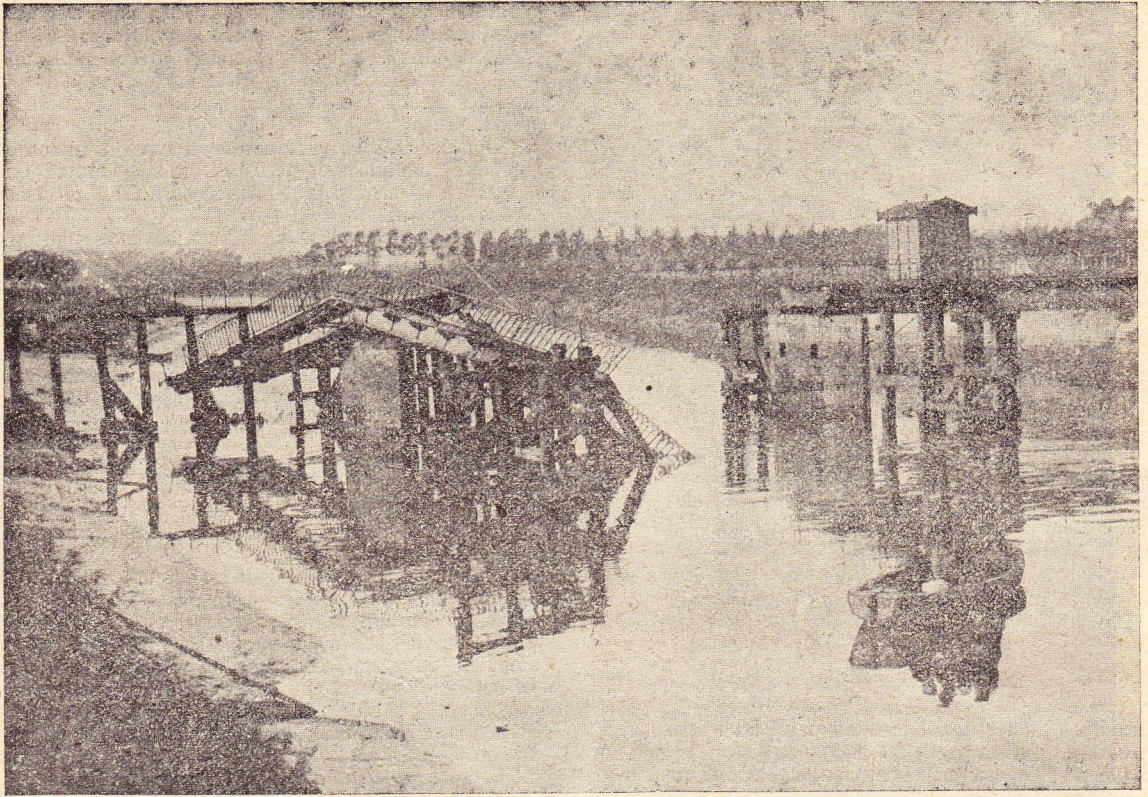
La cavalerie d'Allenby battit en retraite vers Messines, qui essuya un bombardement intense.

On avait désormais la certitude que l'armée allemande, assez faible au début, avait été renforcée successivement des 21e, 22e, 26e et 27e corps de réserve. (Nous avons déjà vu le 26e corps à l'œuvre à Roulers.)

Cet accroissement des effectifs ennemis fut pour les chefs alliés une désagréable surprise. Ils furent convaincus dès lors qu'ils devaient rester sur la défensive jusqu'à l'arrivée de nouvelles troupes. On attendait notamment la division de Lahore qui, à partir du 20 octobre, se concentra à Watton-Chapelle, à l'ouest d'Hazebrouck. Des régiments débarquèrent aussi à Dunkerque, entre autres la «Oxfordshire Yeomanry Cavalry». Ces effectifs n'étaient guère importants. Il fallait encore tenir les anciennes positions pendant deux ou trois semaines. Alors seulement on pouvait compter sur des renforts plus considérables.

Mais on avait confiance dans l'aide de la Russie. « C'était vers la Russie, vers l'Est, que tous les yeux se tournaient à ce moment-là », écrit French.

Quelles étaient les forces alliées sur le front de la Bassée jusqu'à la mer? La liste ci-après en donne un aperçu :



Pont sur l'Escaut à Wetteren, détruit par l'armée belge en retraite.

De la droite à la gauche.

	front approximatif
Ile C. A.	6 milles.
Corps de cavalerie Conneau	occupant l'intervalle 1 mille.
IIIe C. A. et 19e brigade	12 milles.
Corps de cavalerie	4 milles.
IVe C. A.	6 milles.
Ier C. A.	7 milles.
Troupes territoriales, corps de cavalerie de Mitry, troupes belges, fusiliers marins français	20 milles.

Cette liste comprend les troupes qui participèrent à l'action d'une manière effective.

Les commandements multiples causèrent de sérieuses difficultés parmi les Alliés, car ils provoquèrent des froissements et des confusions inévitables.

L'ennemi, au contraire, qui obéissait à une direction unique, avait par le fait même un grand avantage sur les Alliés, et de plus il disposait de forces bien supérieures.

Les Anglais à Ypres. — L'exode de la population.

Ensevelie dans la gloire de son passé, Ypres, l'antique cité flamande, était devenue soudain un des points les plus importants du front. La ville morte semblait rêver entre ses vieux remparts. Elle était fière de sa superbe halle aux draps et de son prestigieux beffroi, de son église Saint-Martin, le plus beau temple gothique du pays, de tant d'autres monuments d'une architecture si riche, et de la multitude de ses charmantes façades. Mais, en dehors des négociants et des campagnards qui fréquentaient le marché du samedi, on ne voyait plus à Ypres que des touristes. Hélas ! sa splendeur artistique allait mourir à son tour et bientôt il ne resterait pour en

perpétuer le souvenir que des ruines impressionnantes. « La mort d'Ypres » allait devenir une réalité plus tragique qu'aux plus sombres jours du moyen-âge.

Nous avons dit qu'un corps d'armée allemand avait traversé la ville, mais en France il essuya une défaite et se replia vers la Lys. A la suite de ces opérations des troupes britanniques et alliées entrèrent à Ypres.

La terreur qui régnait en Flandre à la suite du passage des hordes allemandes provoqua un exode général de la population. Des milliers d'habitants prirent la fuite dans la direction d'Ypres, qui fut pour eux une première halte sur la douloureuse route de l'exil.

Huit jours après l'entrée des Allemands, on vit arriver les troupes alliées.

On lit à ce propos dans le journal de guerre des Sœurs irlandaises qui possédaient un couvent à Ypres :

« 21,000 soldats pénétrèrent dans la ville aux acclamations des habitants. Ceux qui passèrent par la rue Saint-Jacques où se trouve notre couvent, chantaient gaiement :

« Here we are, here we are, here we are again. » (Nous voici, nous voici, nous voici de retour.)

Et d'autres soldats leur donnaient la réplique en scandant ces deux syllabes : « Hallo, hallo, hallo, hallo ! »

La foule, qui avait des notions d'anglais trop élémentaires pour comprendre le sens de la phrase « Here we are again », se mit à répéter en chœur, et sans se faire prier, le mot « Hallo ».

Bientôt les rues retentirent de clameurs assourdissantes, qui n'avaient rien de très harmonique, mais par lesquelles la foule épanchait le trop plein de sa joie. Le contraste entre la réception réservée à chacune des deux armées était saisissant.

A l'entrée des Allemands, les gens étaient restés à l'intérieur des maisons, ou avaient suivi le défilé des troupes ennemies avec une curiosité anxieuse.

A présent, tout le monde était dans la rue et chacun manifestait ses sentiments enthousiastes en toute liberté.

Une semaine auparavant, on avait dû fournir des vivres aux Allemands sous l'empire de la contrainte; maintenant on accourait de tous côtés et c'était à qui



L'amiral Ronarch.

fournirait le premier aux Alliés du pain, du beurre, de la bière, du lait et du chocolat.

Des blessés belges, qui étaient en traitement au couvent des Sœurs irlandaises, se traînaient jusqu'aux fenêtres et devant les portes pour saluer leurs amis, et les derniers arrivés, incapables d'exprimer leurs idées autrement que par des gestes, faisaient le simulacre de couper la tête aux Allemands.

Les Highlanders écossais, vêtus du kilt national, obtinrent un succès extraordinaire. Les soldats prirent leurs quartiers dans les édifices publics et les maisons particulières.

Ypres devint dès lors le siège du grand quartier général, d'où furent transmis quelques semaines plus tard tous les ordres destinés aux troupes en campagne.

Le lendemain, vers 10 h. 30 du matin, on entendit le ronflement d'un aéroplane. C'était un observateur allemand, sur lequel les troupes postées à la Grand'Place ouvrirent un feu terrible. L'avion fut atteint et dut atterrir. Des soldats montèrent dans une automobile pour se mettre à sa poursuite et les deux occupants furent faits prisonniers. On trouva dans l'appareil un plan de la ville, indiquant les endroits que les avions devaient bombarder. L'un des points désignés était la Grand'Place, où il y avait toujours des troupes en permanence.

Vers le même temps on vit arriver les fugitifs.

« Ce fut un jour de tristesse générale, écrit César Gezelle. Durant toute la nuit précédente et toute la journée qui suivit, la ville fut inondée d'un flot de réfugiés venant de Roulers, Zonnebeke, Langemarck, Paschendale et de toutes les communes du nord-est. Quoique n'a pas vu de ses propres yeux un pareil cortège fait de désespoir et d'angoisse, de larmes et de douleurs, ne connaît pas l'une des plus grandes calamités de la guerre : l'exil de milliers de pauvres innocents, brusquement arrachés à leur famille et à leur foyer.

Ces infortunés avaient été réveillés en sursaut, brutalement, par l'approche inopinée des hordes guerrières.

Ils avaient passé bien des jours sous l'impression d'une angoisse mortelle et avaient essayé de dominer leurs craintes pendant les lugubres nuits en prenant quelques heures de repos.

Mais la tempête s'était déchaînée soudain avec la rapidité de la grêle.

Le ciel était couvert du voile rouge des incendies et dans le lointain les flammes dévoraient les fermes et les récoltes. Le sol tremblait sous des coups répétés, comme si le monde entier oscillait sur ses bases, les bombes

chantaient dans l'espace leur effrayant concert, accompagné des aboiements de chiens inquiets, puis elles éclataient en hauteur ou en profondeur, rugissant sur les toits éventrés, grondant comme des tonnerres furieux, creusant dans le sol de profonds cratères, mordant de larges trous dans les murs et les façades, et lançant les cadavres mutilés et sanglants sur les décombres fumants.

Tout cela était arrivé sans aucun signe ni aucun avertissement préalable et personne ne soupçonnait que le choc entre les armées ennemies se produirait précisément en cette région.

Et les pauvres gens, abandonnant leurs maisons et leurs biens à l'envahisseur, pleurant la perte de leur bétail en proie à des frayeurs folles, emportaient à la hâte quelques vêtements, prenaient un enfant par la main et s'élançaient sur la route, où d'autres déjà les avaient précédés ; puis, sans se retourner, ils couraient en poussant des cris, dans l'obscurité de la nuit et de l'inconnu.

Les bombes tombaient derrière eux avec un bruit de tonnerre, brisant les cimes, abattant les arbres et dispersant la terre à la ronde jusque dans la bouche des fugitifs. D'autres projectiles explosaient au milieu d'eux avec fracas, répandaient la mort et d'horribles blessures, et les pauvres gens se sauvaient comme des fous, à travers l'inférieur brasier, sans oser détourner les yeux vers ceux qui s'affaissaient.

Soudain, les balles sifflaient au-dessus de leurs têtes, se collaient aux troncs des arbres, et les réfugiés, éperdus, tentaient d'échapper à la mort en se jetant à plat ventre sur le sol, à l'exemple des militaires ; d'autres rampaient dans les fossés ; chacun attendait que la grêle de balles fût passée, puis ils reprenaient leur course, et leur respiration haletante sifflait dans leur poitrine.

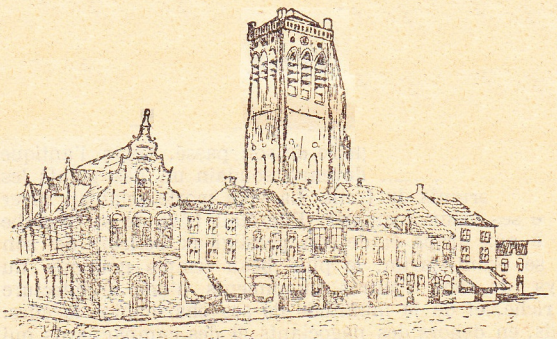
La canonnade éclatait comme un feu d'artifice monstre et le sol dansait sous leurs pieds nus ; la fusillade crépitait comme un feu de bois, et les mitrailleuses résonnaient au loin d'un rythme agaçant, comme le lugubre tambour de la mort. L'air était teint de leurs sanglantes qui s'illuminaient d'un vif éclat chaque fois qu'un canon lointain déchargeait son obus.

Ainsi tous ces gens avaient abandonné leur foyer devant la mort. Accablés et couverts de haillons, les hommes, les femmes, les vieillards et les enfants marchaient en pleine nuit, sans prononcer une parole, mais en pleurant tout haut, et pataugeaient dans la boue des routes et des rues.

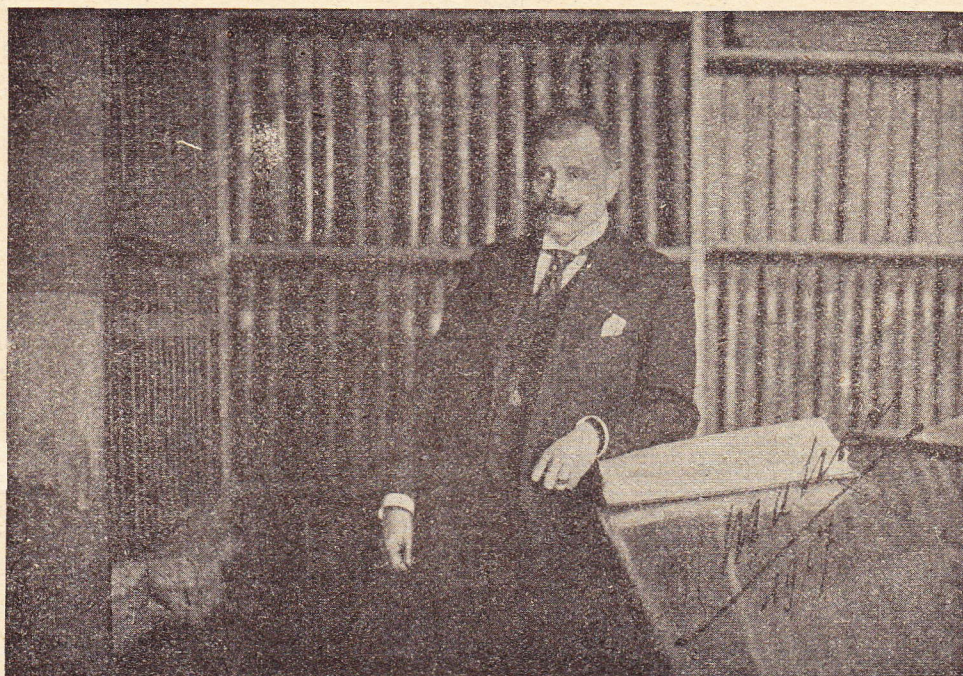
La pluie s'était mise à tomber doucement et tout ce que les malheureux avaient emporté fut bientôt trempé, se colla à leurs membres glacés, augmentant encore leur immense détresse. Vers minuit ils furent hors de danger et lorsque l'aube pâle se leva, ils se présentèrent aux portes de la ville, déguenillés et crottés, à bout de souffle et n'ayant même plus la force de pleurer.

Le tableau esquissé par César Gezelle est absolument conforme à la réalité. Nous en avons entendu le récit de la bouche de nombreuses personnes. Car les armées se rencontrèrent soudain près de Poelcapelle, de Zonnebeke et de Saint-Julien. Et aussitôt les civils s'enfuirent sous la pluie des projectiles divers.

« Je partis en donnant le bras à ma mère octogénaire, me raconta honorable habitant de Roulers. Nous errâmes d'abord au milieu des champs. La nuit était descendue sur la campagne. Derrière nous rougeoyaient les



L'église St.-Nicolas à Furnes



M. Mahieu, bourgmestre de Roulers.

brasiers de Roulers, à gauche celui de Rumbekke, à droite celui de Staden.

Partout du feu et des lueurs fauves.

Tout-à-coup les balles sifflèrent. Je laissai glisser ma mère dans un fossé boueux et me penchai à ses côtés. Nous entendions passer des soldats sur la route. Ils faisaient un grand vacarme. C'étaient des Français, qui attaquaient une avant-garde allemande et la refoulèrent.

« A présent, il nous faut poursuivre notre route », dis-je à ma mère.

« Oh ! je n'en puis plus ! » gémit-elle.

« Il le faut, sinon nous allons tomber aux mains des Allemands, car ils sont allés chercher des renforts, et quand ceux-ci arriveront, les Français se retireront. Nous devons donc rester devant eux. »

Je relevai ma pauvre mère et on se remit en marche. Elie trébucha sur le cadavre d'un soldat et s'écria d'un air douloureux : « Seigneur, quelle aventure ! »

A Passchendaele nous entrâmes dans une maison où nous nous étendîmes sur une couche de paille. Autour de nous d'autres fugitifs gémissaient et des enfants pleuraient. Quelques heures de repos... et puis boum... des obus encore. Chacun sursauta et, la mort dans l'âme, je dus forcer ma mère de se lever. Je l'entraînai. Derrière nous les obus éclataient. Nous parvinmes jusqu'à Ypres, toujours poursuivis par la canonnade. Et il y eut des gens qui restèrent plus longtemps que nous et qui s'enfuirent quand la bataille déjà battait son plein. A Ypres nous vîmes arriver des civils blessés. »

Ypres était donc le lieu de concentration des réfugiés.

« Et Ypres était déjà bondé, nous apprend encore César Gezelle. Les maisons rejetaient ce qu'elles ne pouvaient absorber, et les rues étaient remplies d'une multitude silencieuse, massée sur les trottoirs de chaque côté. La faim énervait ces malheureux ; la fatigue et l'angoisse les avaient aigris ; la pluie dégoûlait sans répit et poussait les âmes désespérées à des actes d'impatience et de révolte. On commençait à murmurer tout haut et à maudire la destinée.

Des magasins étaient remplis de provisions et de vivres de toutes sortes ; bientôt il fut impossible de rien se procurer avec de l'argent ; toutes les marchandises avaient été vendues d'un coup, ou bien on les cachait en prévision de besoins plus grands. Ceux qui étaient dans une maison y restaient, sans broncher ; on aurait pu les jeter à la porte, mais on s'en garderait bien ; ici, du moins la pluie ne tombait pas, on était à

l'abri du froid et de l'humidité ; cette misère générale qui régnait au dehors, on ne la connaissait que trop et pour rien au monde on ne voulait s'y précipiter de nouveau.

La révolte grondait dans les cœurs, la révolte contre tout et contre rien, et la colère contenue était suspendue dans l'air sombre, prête à éclater ; mais nul ne se révolta, nul ne laissa éclater sa colère ; les habitants, en effet, firent ce qu'ils purent ; ils donnèrent à manger et à boire aux malheureux, leur fournirent les moyens de se reposer et de dormir et ils pleurèrent d'attendrissement ; car, eux aussi, se sentaient le cœur étroit par la crainte.

Les réfugiés les prévenaient. Voyant comment les choses se passaient à Ypres : « Oh ! soupiraient-ils, c'était la même situation à Roulers, à Zonnebeke ; le danger s'approche, et sous peu les bombes tomberont dans les rues, et où faudra-t-il alors nous réfugier ? »

Nul ne s'abandonna à la révolte et chacun demeura calme pendant des heures, dominé par cette force supérieure qui les tenait assujettis, cloués sur place, le danger menaçant de la guerre qui les suivait pas à pas et qui grondait sans cesse dans le lointain.

Le ronflement d'invisibles aviateurs était suspendu au-dessus de leur tête ; déjà à deux ou trois reprises ces oiseaux de malheur avaient accompli leur œuvre meurtrière.

Au fond de l'horizon, derrière les brouillards gris, la canonnade se répercutait ; plus près, comme les coups d'un lourd marteau sur une plaque de métal, retentissent les explosions énervantes de l'artillerie des trains blindés.

Personne ne peut quitter le trottoir, car le milieu de la rue est réservé à l'intense circulation militaire, aux auto-camions, qui dégagent une forte odeur d'essence et projettent la boue dans les jambes, sur les vêtements mouillés et sur les visages enflammés de la multitude ; la boue qui s'accroche en taches rondes aux façades jusqu'au premier étage des maisons. Puis il y a des détachements de cavalerie qui traversent les rues au galop, d'interminables cortèges de chevaux mouillés, de cavaliers trempés ; des dragons français, aux casques recouverts, avec leur brillant panache de crin noir dans la nuque ; des lanciers anglais, puis des canons semblables à de lourds mâts de navires qui font grincer les pavés, des fourgons de munitions, dissimulés sous des bâches goudronnées, des pur-sang d'York, souillés



La bataille de Keyem.

de boue; des motocyclettes, puis des divisions, et des divisions d'infanterie, débouchant de la rue de Lille et de la rue au Beurre et parcourant les rues de Menin et de Dixmude, formées de milliers et de milliers de soldats inondés de sueur sous leur uniforme mouillé, épuisés de faim et de fatigue... et qui se dirigent vers le champ de bataille.»

Voilà en quels termes Gezelle décrit l'animation intense qui régnait à Ypres à ce moment.

Il en fut de même à Poperinghe et par delà la frontière française, à Hazebrouck, où l'abbé Lemire, maire de la ville et député, organisa les secours en faveur des émigrés, qui avaient fui les villages envahis et portaient sur eux dans un mouchoir ou dans une musette tout ce qui leur restait.

Le flot des réfugiés inonda littéralement le nord de la France. D'ininterminables défilés se dirigeaient vers la mer et notamment vers Dunkerque.

Mais la situation n'y étant plus très sûre, ils voulaient aller jusqu'en Angleterre, ou suivre au moins le littoral, pour arriver à Calais et à Boulogne. Car une multitude de ces malheureux n'avaient jamais vu la mer et comme on leur en avait dit beaucoup de mal, ils hésitaient à prendre le bateau.

Ils ne savaient pas et ne pouvaient pas comprendre qu'en arrivant à Dunkerque ils seraient de nouveau près du front, près de ce front de l'Yser qui était très menacé, car qui pouvait alors se faire une idée des opérations militaires ?

Ils ne connaissaient qu'une chose : la guerre qui désolait la région de Roulers et d'Ypres, et qu'ils voulaient fuir à tout prix, parce que c'était un enfer.

Aussi, tandis que la masse des réfugiés s'arrêtait à Ypres et à Poperinghe, de nombreux contingents franchirent la frontière.

A Dunkerque, on ne savait comment faire face à l'afflux de ces malheureux.

A la fin de juillet 1914, Dunkerque s'appêtait à recevoir le Président Poincaré, à son retour de Russie. Mais soudain l'horizon poléique s'assombrit et les menaces de guerre se firent plus précises. Le Président se rendit directement à Paris et le vaste programme des fêtes fut remplacé par une énergique proclamation du maire Henri Terquem, qui préparait la population aux graves événements. Puis ce fut la mobilisation. Dunkerque fut envahi par une foule d'hommes et de jeunes gens de la Flandre française, qui se rendirent aux bureaux militaires et aux dépôts et partirent presque aussitôt. Autour de la ville on creusa des retranchements, on tendit des réseaux de fils barbelés, les ouvrages de défense s'éveillèrent soudain de la torpeur où ils étaient restés si longtemps plongés et les terribles engins de guerre furent mis en état. La patrie était en danger, car l'ennemi sans scrupules s'avançait de l'est après avoir violé la Belgique afin de saisir plus tôt sa proie, la France.

L'attitude des Belges provoqua des sentiments d'admiration unanime dans la ville de Jean Bart. Avant la guerre on avait vu surtout dans cette ville des épaves de la nation belge, des hommes qui échangeaient leur force musculaire pour de l'argent, des désespérés qui s'efforçaient d'oublier par des excès de boisson les vicissitudes de leur existence. Et d'après ces exceptions, certains avaient jugé l'ensemble du petit pays voisin. Mais maintenant... Comme on s'était trompé sur son compte, et comme on l'avait jugé à la légère ! La petite Belgique avait retenu l'ennemi et sauvé la France. La presse française imprimait cela en toutes lettres. La flatteuse appréciation se transmettait de bouche en bouche et on ne manqua pas de la communiquer aux garues civiques brugeois qui, à l'approche des Allemands, avaient été chargés de convoier jusqu'à Dunkerque un train de prisonniers allemands.

C'étaient des uhlands et des fantassins capturés au cours des combats livrés aux environs de Liège, de Tirlemont, d'Haelen, etc., et qui avaient été incarcérés à Bruges. Ces prisonniers éprouvèrent une profonde tristesse lorsqu'ils durent quitter la Belgique «où la population faisait subir aux soldats toutes sortes de mauvais traitements», affirmaient les publicistes d'outre-Rhin... «où nous étions si bien», opinaient les prisonniers. A Dunkerque, on les embarqua pour une autre destination.

Dans le Nord, en Flandre française, la guerre devint populaire. On comprit que la liberté, le droit, la civilisation formaient l'enjeu de la lutte. La situation n'était pas la même en 1870. Aussi longtemps que Napoléon III fut à la tête de l'armée, la population se montra assez bien disposée. L'empereur avait su conquérir l'affection des populations du Nord, qui l'appréciaient d'autant plus que l'impératrice était catholique. D'autre part, il avait su se concilier le sentiment du peuple, lors du plébiscite, en adressant des proclamations flamandes aux électeurs. Mais après Sedan la guerre fut impopulaire et les officiers savaient qu'ils ne pouvaient pas compter sur certains régiments du Nord. Il y eut des cas d'insubordination en masse et il fallut recourir à des mesures rigoureuses pour y mettre fin.

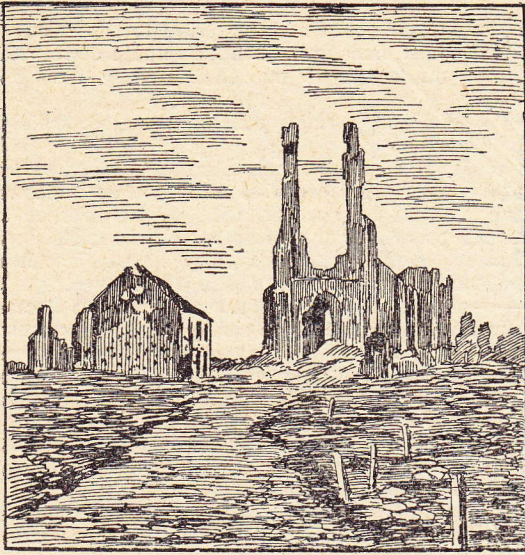
En 1914, le cœur des habitants de la Flandre française battait à l'unisson du cœur de la nation entière, et plus d'une fois des ordres du jour exaltèrent le courage des «Flamands».

Dunkerque fut d'abord inondé par le flot des réfugiés au moment où les Allemands envahirent la France. Les mobilisables, c'est-à-dire ceux qui n'avaient pas encore été rappelés, durent se rendre à Dunkerque pour éviter le sort de milliers d'habitants d'Armentières et de Roubaix, qui avaient été déportés en Allemagne comme prisonniers civils. On expédia également dans la forteresse une quantité considérable de matériel de guerre provenant des localités menacées par l'invasion et on travailla avec une hâte fébrile à mettre de l'ordre dans ce chaos.

Et en octobre 1914 des Belges arrivèrent de deux directions à la fois, à savoir du sud, d'Ypres et d'Hazebrouck, et aussi de l'est, de la région de l'Yser.

C'est là que se rencontrèrent ces tristes cortèges.

Les malheureux affluaient par milliers, par dizaines de mille : de Westende, de Nieuport, de Dixmude, de



Les ruines d'Essen.

Furnes, et des villages de l'Yser; de Bixschoote, Noordschoote, Langemark, Poelcapelle, West-Roozebeke et d'autres localités du front d'Ypres; d'Armentières, de Comines, de Wervicq, de Menin, de Wytschaete et des communes de la région de la Lys; de Roulers, d'Iseghem, de Courtrai même. Des scènes déchirantes se déroulaient parmi cette multitude de fuyards. Des parents cherchaient leurs enfants, des femmes leur mari blessé, des pères leur fils mutilé; près de la statue de Jean Bart on vit une mère qui ne voulait pas se séparer de son bébé mort dans ses bras. Bien des malheureux qui craignaient instinctivement la mer qu'ils n'avaient jamais vue, durent être embarqués de force, car Dunkerque étant avant tout une place forte, ne pouvait héberger les réfugiés.

Parmi cette foule circulaient des soldats des plus anciennes classes, qui n'avaient pas été retenus à l'Yser. Ils devaient se rendre à Calais, mais certains d'entre eux, trop las pour entreprendre cette nouvelle étape, s'étaient affaiblis dans la rue.

Puis on vit arriver les premiers blessés; ils venaient des champs de bataille de Nieuport, de Mannekenvere, de Keyem, de Dixmude, où s'étaient livrés, comme nous l'avons vu, de vifs et sanglants combats.

Le flot des blessés fut dirigé principalement sur Dunkerque. L'hôpital militaire, la nouvelle école des filles, l'école industrielle récemment construite, le vaste sanatorium de Zuidcote, l'hospice civil de Rozendael, d'autres bâtiments encore ne tardèrent pas à être bondés. Dès lors des trains de blessés durent se rendre à Calais, mais le nombre en était si grand qu'au début certains de ces malheureux reçurent les soins nécessaires dans des maisons privées et à bord de navires ancrés dans le port.

D'énormes transports de matériel de guerre, de munitions et de vivres passaient par la petite ligne de chemin de fer Dunkerque-Ghyvelde-Furnes.

Dunkerque était ébranlé par l'effet de la canonnade. Du haut des dunes on pouvait suivre le tir de l'escadre anglaise qui participait à l'action. La forteresse attendait son sort et chacun se demandait avec angoisse si l'ennemi parviendrait à percer le nouveau front.

« Non ! » affirmaient les femmes et les enfants qui se rendaient en pèlerinage à l'antique petite chapelle de Notre-Dame des Dunes, située aux confins de la ville.

« Non ! » assuraient les chefs militaires, qui avaient pris d'avance toutes les mesures en vue d'achever l'inondation de la Colme.

« Non ! » juraient les Belges, dont des centaines et des centaines sacrifiaient leur vie dans les prairies du Veurne-Ambacht, sous les murs des petites villes de Nieuport et de Dixmude, et qui obéissaient bravement

au mot d'ordre de leur Roi : Tenir à tout prix jusqu'à l'arrivée des renforts ! »

Ainsi la guerre et son triste cortège de misères et de souffrances avaient pris possession de toute la région comprise entre la Lys et la mer, dans cette fameuse trouée si menacée. La brèche était fermée, mais d'une façon assez précaire et une effroyable lutte allait se dérouler.

French insista pour obtenir une plus grande cohésion parmi les troupes que l'on amenait de tous côtés avec une hâte fébrile. On ne l'écouta guère, mais à la suite de ses démarches la cavalerie française quitta d'Ypres, dont la défense fut exclusivement confiée à l'armée anglaise. Nul ne pouvait soupçonner à ce moment que cette tâche durerait quatre ans.

Les Allemands le pensaient moins que personne. Ils lançaient au contraire des assauts répétés, et qu'ils croyaient devoir être décisifs, pour briser le front des Alliés. Roulers était un de leurs lieux de cantonnement les plus importants. Des régiments en partaient d'une façon continue tandis que, d'autre part, des masses de blessés y arrivaient. On les transportait au séminaire, à l'hôpital et on les dirigeait par Rumbeke vers Iseghem. L'Institut Saint-Joseph à Thourout et de nombreux édifices de Courtrai furent également transformés en lazarets.

La devise des Allemands, l'ordre des chefs se résu- maient en ce seul mot : « Percer ! » Mais von Hugel s'était trop longtemps attardé à Roulers, aux incendies des maisons et aux massacres des civils.

Pendant qu'il maltraitait des civils sans défense, il laissait passer une occasion unique, courte mais précieuse, d'ouvrir une large brèche dans le mur que les Alliés formaient péniblement entre Ypres et l'Yser. C'est là un reproche qui lui fut adressé souvent dans la suite. Le rétro s'installa au vieux château des comtes de Limburg-Stirum. Il fit mander le premier échevin de la commune et lui déclara que le château n'était pas à son goût, que les murs étaient en mauvais état et le mobilier insuffisant. Il fallut faire venir une équipe de maçons, de menuisiers et de peintres et aménager la demeure selon le caprice de Son Excellence.

La caste des junkers d'outre-Rhin était d'ailleurs largement représentée à Roulers et elle fit souvent parler d'elle.

Une des victimes de la terreur fut M. Mahieu, bourgmestre de Roulers. On avait transporté à l'hôtel de ville quelques cadavres de soldats allemands, et l'autorité militaire prétendait que ces soldats avaient été tués par des civils. Les cadavres portaient des blessures faites par un instrument tranchant.

« Ces coups proviennent des ciseaux d'un tisserand ! » déclara un officier.

« Non ! ce sont des coups de sabre des dragons français, affirma le bourgmestre. La population n'a pas participé à la lutte et n'a fait aucun mal aux soldats. »

M. Mahieu fut forcé d'aller chercher des draps pour ensevelir ces morts et d'assister à l'enterrement.

A plusieurs reprises on menaça de le fusiller. Finalement on l'amena à West-Roozebeke.

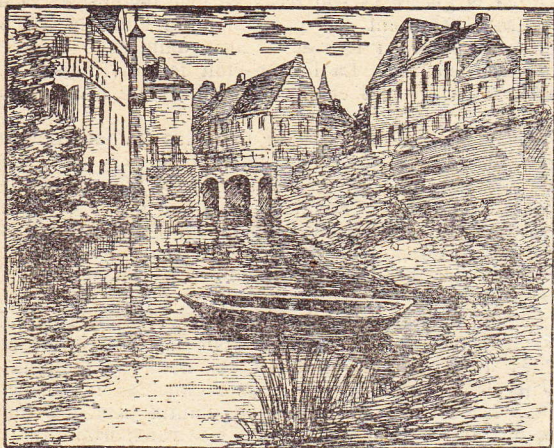
Cette vieille commune flamande, célèbre dans notre histoire nationale par la bataille de 1382 où Philippe Van Artevelde trouva la mort à la tête de ses Gantois, tandis qu'il luttait contre des forces supérieures, fut le théâtre des exploits de la kultur.

La soldatesque se comporta dans ce village avec une barbarie révoltante; le meurtre, l'incendie et le pillage l'accompagnaient partout. Le but de l'ennemi était de terroriser les habitants et il n'y réussit que trop bien. Une partie de la population prit la fuite; le reste se cacha dans les caves ou dans des meules de paille.

Les forcenés tiraient dans les maisons et quiconque osait se sauver à travers champs courait un terrible danger.

Les frères Van Damme, du hameau « Kalve », ainsi qu'un sexagénaire, Auguste Lacomte, et sa femme furent fusillés sans pitié.

Les fermes Hessels, Willewijn, la boulangerie Van Velter, les estaminets « De Spriet » et « Spanje », deux moulins et quantité de maisons devinrent la proie des flammes.



Un coin pittoresque à Dixmude avant la guerre.

Et comme ils se heurtaient à une vigoureuse résistance et subissaient de lourdes pertes, la fureur des Teutons alla croissant et des civils innocents furent châtiés en guise de représailles. M. Cyrille Demey nous a fait à ce sujet les déclarations qu'on va lire :

« J'habitais une maison au Tiendenberg, un hameau de West-Roozebeke. J'étais marié depuis peu et ma femme avait fui le jour de l'invasion avec toute sa famille. J'avais l'intention de les suivre, mais non loin de ma maison habitaient deux vieillards, qui me supplèrent de demeurer auprès d'eux. Je finis par y consentir, mais cela m'a coûté cher. Les Allemands trouvèrent dans un champ de navets un de leurs soldats, qui avait été tué par les Français, mais, naturellement, ce crime fut imputé aux francs-tireurs. Toujours la même accusation.

L'ennemi se précipita dans les maisons pour rechercher les habitants qui étaient restés, ils enfoncèrent les portes et fouillèrent dans tous les recoins. Six hommes entrèrent chez nous, ils m'empoignèrent et me lièrent les mains derrière le dos avec une brutalité telle que la corde m'entraîna dans la chair.

M'entraînant avec eux, ils mirent le feu en divers endroits, puis ils me poussèrent en avant et menacèrent de me jeter dans le brasier. Je fus bourré de coups, traité de « schweinhund » et menacé de mort. Ils m'assommèrent à coups de crosse et je dus les suivre ainsi pendant deux heures. Ensuite ils me firent entrer chez leur commandant à la gendarmerie de West-Roozebeke. Là je fus jugé. Ils me déclarèrent que je serais fusillé le dimanche matin. Ce fut pour moi un moment affreux.

Toujours ligoté, ils me poussèrent dans une pièce où d'autres habitants de la paroisse se trouvaient réunis. J'appris que les Allemands étaient allés fouiller ma maison, mais naturellement ils ne trouvèrent rien. Des officiers de toutes sortes s'avancèrent vers moi; l'un me menaçait de son revolver, l'autre de son sabre, et tous répétaient « vous devez mourir : kaput ! ».

Pendant deux jours je dus rester sans boire et sans manger et mes liens me causaient une si cuisante douleur que j'étais sur le point de tomber en syncope.

Au bout de trois jours je fus gracié et on me dégagea de mes liens. Le cinquième jour, je dus me joindre à six autres habitants pour nettoyer les rues, puis pour ensevelir des morts. J'avais une faim atroce. Sans cesse on amenait dans notre prison des habitants de Paschendale et Poelcapelle et finalement il y eut tant de monde qu'on ne savait plus qu'en faire. On nous conduisit au couvent. A ce moment j'avais déjà travaillé trois semaines.»

Mais n'anticipons pas sur les événements. Nous aurons l'occasion de parler plus loin de la salle du couvent de Roulers et d'autres points de concentration, mais avant qu'on ne fût arrivé là, d'autres faits importants s'étaient déroulés.

Telle était donc la situation à West-Roozebeke lorsque le bourgmestre de Roulers y arriva et qu'il fut enfermé dans la maison d'Houplines.

La maîtresse de la maison, prise de pitié, lui avait rôti un poulet, mais un adjudant s'empara de la volaille, la tint sous le nez du magistrat affamé et dit en ricanant :

« Ce n'est pas un mets pour des Belges... mais pour des Allemands. »

Puis M. Mahieu dut réunir des civils qui furent chargés d'enterrer les cadavres des soldats allemands. L'église de West-Roozebeke avait été convertie en lazaret. Les blessés qu'on amenait de Poelcapelle gémissaient sur la paille. Les secours médicaux étant insuffisants, on obligea le bourgmestre à faire venir de Roulers des médecins civils. C'est ainsi qu'il eut l'occasion de faire parvenir un billet à son épouse. Cette correspondance causa à la pauvre femme une agréable surprise, car un officier n'avait pas rougi de lui dire que son mari avait déjà été fusillé et qu'on lui remettrait le cadavre moyennant une somme de 25.000 marks.

M. Mahieu se rendit donc au cimetière avec ses aides. Là on creusa de grandes fosses communes, qui devaient servir de sépulture aux soldats.

La bataille faisait rage à ce moment. Les étudiants allemands y éprouvèrent dès le début une profonde déception. Il ne leur restait plus rien de l'enthousiasme qui avait caractérisé leur départ du heimat et leur entrée orgueilleuse dans des villes sans défense. Ici on se mesurait dans des combats sanglants et des corps-à-corps meurtriers.

De multiples vies étaient généreusement sacrifiées pour quelques pieds de terre. Les Alliés formaient avec les rangs de leurs poitrines héroïques un mur de fer et d'acier.

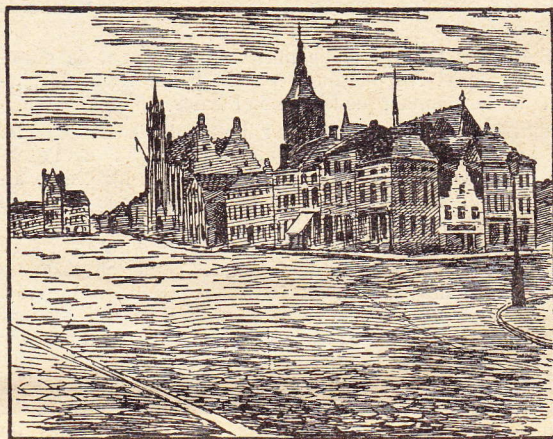
L'ordre n'était-il pas de « tenir » ?

Les réserves étaient presque épuisées. Les faibles troupes ne pouvaient compter que sur leur endurance pour contenir des forces bien supérieures et elles réalisèrent des prodiges de valeur.

L'ennemi avait en face de lui dans ce secteur des troupes françaises et anglaises. A partir de ce moment la ligne des Alliés présenta un saillant qui se maintint pendant quatre années, et qui paraît avoir exercé sur le haut commandement allemand une attraction particulière. Le fait est qu'il résista à tous les assauts; s'il fut légèrement enfoncé on l'élargi dans la suite, jamais il ne disparut en entier.

Ce fut une lutte terrible et de tous les instants. Les soldats allemands eux-mêmes commençaient à se rendre compte de l'horreur de cette guerre impitoyable que leur kaiser et son entourage avaient déchaînée sur le monde. L'un d'eux écrivit de Poelcapelle :

« A 10 heures, on transmit le commandement : « Seitengewehr plantz auf ! ». L'ordre fut donné verbalement parce que les Anglais connaissaient notre signal. Jamais je n'oublierai l'expression de ces visages qui révélèrent une fureur mal contenue et une sombre gravité. Je sentis mon sang se glacer et pour la première fois je plantai l'acier de ma baïonnette au bout de mon fusil avec l'intention bien arrêtée de tuer des gens. Les



La Grand'Place à Dixmude.



L'exode des habitants de la Flandre Occidentale.

dernières pensées sont pour la femme et l'enfant, puis arrive le commandement : « Sprung auf ! Marsch, marsch, hurra ! » Toutes les idées tristes se sont évaporées, soudain nous sommes sortis des tranchées, à mes côtés se trouve Malte, le musicien, qui frappe sa peau de veau de coups sourds et monotones : trom, trom, trom.

Je n'entends que le bruit de ce tambour monotone et le crépitement des fusils anglais.

Je ne pense à rien, je ne vois rien. Je vais toujours droit devant moi. Soudain, mes yeux se dessillent. J'aperçois à cinq pas environ un regard fixe et terreux. Je crie : « Malte ! », mais le brave musicien s'abat en poussant une clameur rauque. Une colère aveugle s'empare de moi et je vois comme dans un panorama tout ce qui se passe. L'Anglais tire à nouveau une balle qui m'est destinée, mais qui manque son but, et alors d'un bond formidable je me précipite jusqu'à la tranchée. Je lève ma baïonnette au-dessus de sa tête et moi qui ne ferais pas de mal à une mouche, j'enfonçai 52 centimètres d'acier froid, porté par un fusil de 9 livres, entre les omoplates de l'Anglais.

Il tourne une dernière fois sur lui-même et reste étendu, mort.

Je n'éprouve aucune pitié, mais je suis dégrisé. Il est temps d'ailleurs que je revienne à moi, car les Anglais tirent tant qu'ils peuvent d'une tranchée située à 50 mètres de là.

Je saute donc dans la tranchée auprès de mes camarades, qui déjà répondent avec ardeur au feu ennemi. Mais un grand nombre étaient morts et d'autres blessés grièvement.

L'assaut était terminé. Nous nous trouvions de nouveau dans une tranchée en face des Anglais et le petit jeu pouvait recommencer comme auparavant. Nous avions avancé de trente mètres... »

Ainsi les attaques se succédaient de part et d'autre. L'ennemi reperdait peu après les 30 mètres péniblement conquis ; la ligne oscillait dans un mouvement de flux et de reflux, mais la trouée restait fermée aux armées du kaiser.

De petites fermes furent converties en lazarets, où l'on pratiquait des opérations, où mouraient des soldats que

l'on enterrait ensuite dans les champs ou les prairies. Des cimetières s'élevaient partout.

Le bourgmestre de Roulers, après avoir subi pendant quelques jours les odieuses persécutions des Allemands, avait fini par être libéré. Il rentra dans sa ville, où on le contraria encore de mille façons.

L'église de Dadizele, la célèbre basilique, où tant de pèlerins étaient venus prier la Vierge Marie, servait d'hôpital aux Allemands.

Plus tard, nous eûmes l'occasion de visiter ce village, où une jeune fille nous rapporta ce qui suit :

« Ce fut un spectacle navrant. Quantité d'Allemands succombèrent dans l'église.

Des chaises, des bancs, tout le mobilier fut mis en un tas, on répandit de la paille sur le parquet. Et les blessés arrivèrent.

Impossible de décrire les gémissements, les plaintes, les cris qui se répercutèrent sous les voûtes de ce temple. Quelquefois on enterrait les morts avec accompagnement de musique, mais toujours en grande hâte. Lorsque la bataille était particulièrement vive, on en jetait de trente à quarante dans une seule fosse.

Et aussitôt d'autres blessés allaient prendre les places de ceux qui avaient succombé.

Nous avons vu le kaiser ici à deux reprises. La première fois, c'était en octobre 1914... vers la fin du mois. Je l'ai fort bien aperçu alors, bien qu'il fût interdit de paraître dans la rue. Il arriva en automobile et descendit au château. Mais il ne resta pas longtemps... Il fit le trajet aller et retour d'ici à Becelaere ; c'était sa manière à lui d'aller au front... « Demain, tous les journaux en parleront », nous déclara un soldat. »

Ce récit est parfaitement exact et conforme aux renseignements fournis par la presse anglaise de l'époque. Nous pouvons pour notre part compléter la relation de la jeune fille par ce que rapporte dans son ouvrage « From Mons to Ypres », l'attaché du grand quartier général de French, M. Frédéric Coleman. On avait appris par des communications allemandes de prisonniers que le kaiser se trouvait à Becelaere dans les derniers jours d'octobre. Ypres, en effet, devait tomber aux mains des Allemands le premier novembre. Le seigneur de la guerre vint donc ranimer le courage de ses armées en dai-



Le clown prince.

gnant jeter sur elles ses regards augustes. C'était pendant les terribles journées de la première bataille d'Ypres, alors que, près de Becelaere, des compagnies britanniques résistaient héroïquement à des bataillons allemands qui lançaient six, huit, dix assauts successifs pour briser le mur... Le sang allemand coula à flots dans cette bataille de Flandre.

C'est pendant ce même voyage que l'on nous raconta le martyre du curé Delacluse, auquel il a été fait allusion plus haut. Voici comment on nous conta les détails de son calvaire, et ce récit donne une idée des angoisses subies par la population à ce moment. En traversant le hameau « De Kleppe », entre Ledeghem et Dadizeele, nous eûmes l'idée de questionner une femme de la localité au sujet du malheureux curé :

« C'était un brave homme, me dit-elle. Il était chargé du service d'une chapelle fondée autrefois par une famille riche et devait y dire chaque jour une messe à l'intention des fondateurs. Il nous arrivait d'y aller quelquefois le dimanche. En réalité cela n'était pas dans la règle, car la chapelle n'était pas accessible au public, mais Monsieur l'abbé Delacluse éprouvait tant de joie quand il y voyait un peu de monde. « Nous allons à la messe du curé », disons-nous... C'était un homme fort aimable, mais un taciturne, qui restait souvent des jours entiers devant sa fenêtre à méditer ou à écrire. Il venait bien de temps en temps nous donner des explications au sujet de plantes et de fleurs, mais il faut avouer que ces choses-là ne nous intéressent guère. Et puis, tout d'un coup, les Allemands furent au village. Il y avait des Anglais dans la contrée, mais je crois que les Allemands se disputaient surtout entre eux... »

Le curé avait de grandes craintes. Il possédait un fusil... une simple fantaisie de sa part, car il n'aurait pas fait de mal à une mouche. Et lorsque la garde civique fut instituée au début des hostilités, il avait remis son arme à l'instituteur D..., qui la lui rapporta ensuite. Mais il s'en trouvait fort embarrassé et accourut chez nous pour demander à mon mari de vouloir livrer le fusil.

« C'était demander l'impossible, interromp le mari. J'aurais dû porter cette arme jusqu'à Dadizeele, alors que des patrouilles circulaient déjà sur les routes. Je l'enfouis néanmoins dans le sol et la recouvris de pierres.

« Ainsi donc, reprend la femme, le curé avait fort peur. Le matin, il n'osa pas dire sa messe... Un officier et des soldats vinrent du Kezelberg. Ils réclamèrent l'abbé De-

lcluse et l'emmenèrent. Ils le bourrèrent de coups de poing et de coups de pied... Il marchait péniblement et je le vis donner de la tête contre les pavés. Ils le piquaient de leurs baïonnettes, de sorte que son visage était couvert de sang. Les Allemands prétendaient qu'il s'était livré à l'espionnage... La veille au soir le curé s'était montré très inquiet; il descendit et remonta les escaliers et les Allemands doivent avoir aperçu la lueur de sa lampe... On lui reprochait d'avoir communiqué des signaux aux Anglais. Mon Dieu! ils le frappaient si cruellement... Et lui ne disait rien... il gardait un silence obstiné et se contentait de lever les yeux au ciel, comme s'il voyait loin, très loin. C'est ainsi qu'on le conduisit à Dadizeele, et de là au Kezelberg, et alors on l'attacha à une charrette... Il ne pouvait suivre le véhicule, tombait à la renverse, glissait sur les pavés, puis se reuressait... oh! c'était une torture effroyable. Et pendant longtemps on n'entendit plus parler de lui. Il fut relâché ensuite à Courtrai, mais ne put rentrer au village. Il alla résider dans un institut, resta malade et mourut en 1918. J'ai entendu raconter qu'il a rédigé lui-même le texte de son image mortuaire. J'aurais bien voulu en posséder une, mais il n'y avait plus moyen de s'en procurer... »

Telle fut la fin du savant, qui parlait avec tant de talent de la musique et des couleurs...

Dans cent ans peut-être, on honorera sa mémoire comme celle d'un grand mystique.

Les Allemands et les Anglais furent bientôt aux prises sur toute la ligne. On amenait des deux côtés du front de l'artillerie lourde et des trains blindés. Les communiqués des états-majors parlèrent continuellement de la route de Roulers à Ypres.

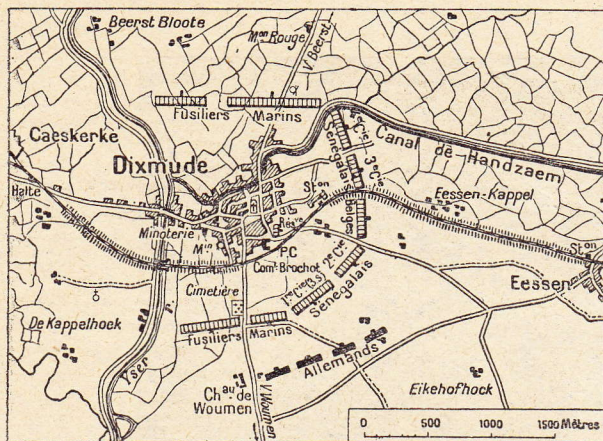
En réalité, Roulers et Ypres sont reliés par deux routes : la première longe presque régulièrement la voie ferrée, par Passchendaele et Zonnebeke; la seconde suit la crête des collines par West-Roozebeke, Poelcapelle et Saint-Jean. Tous ces noms figurèrent ces lors dans les communiqués officiels, et certains de ces villages furent complètement réduits en poussière. Quantité de fermes pittoresques, dont les habitants jadis salueaient les gens au passage d'un « bonjour » amical, avaient été consumées par les flammes et, dans mainte étable, des moutons, des chèvres et des vaches gisaient carbonisés parmi les décombres.

La première route est bordée de bois épais, où j'ai erré bien souvent. Aujourd'hui la mort faisait rage dans les drèves et les avenues. De sourds coups de hache, frappés non plus par des gardes forestiers, mais par des soldats, abattaient des arbres, de vieux géants de la forêt. D'autre part des bombes lancées par les canons impitoyables arrachaient des branches, ébranlaient les fûts majestueux qui s'écroulaient en chancelant.

Sur la voie ferrée circulaient des trains blindés, d'où la mort menaçait la vie d'hommes jeunes et florissants de santé. Des mitrailleuses, cachées sous le voile des feuilles jaunies, crachaient leurs balles meurtrières avec un bruit sinistre.

Et ces bois livraient passage aux blessés que l'on transportait à Roulers ou à Ypres; des véhicules, construits pour le paisible travail des champs, emmenaient ce lugubre fardeau. L'on enterrait ainsi des jeunes gens, enlevés prématurément, sous une pluie de feuilles mortes... Plus tard les habitants de la contrée se montreront ces tombes et ceux qui le soir passeront par ces lieux sentiront leur cœur s'attendrir, feront un pieux signe de croix et murmureront une prière pour les braves qui firent le sacrifice de leur vie.

Avant d'entreprendre la description détaillée de cette première bataille d'Ypres, il nous faut revenir à l'Yser, car les Allemands, après l'échec de leur plan qui consistait à percer entre Roulers et Poelcapelle par quelques attaques décisives, commencèrent à exercer une formidable poussée plus au nord. Cette partie du front était tenue, en effet, par la petite armée belge lassée et misérable, dépourvue d'artillerie lourde et à court de munitions... Sans aucun doute cette partie du front ne pourrait résister longtemps aux coups de boutoir des troupes du kaiser qui croyaient avoir les plus grandes chances de se jeter dans la trouée et de s'emparer des ports de la Manche.



Carte des environs de Dixmude

L'armée allemande marche sur Dixmude. — Comment elle se comporta à Handzaeme, Wercken, Beerst, Vladslou. — L'autre empesé d'Eessen. — Le bombardement de Dixmude. — Les premiers assauts.

La population de Dixmude fut profondément déçue dans son attente, lorsque, au lieu de l'offensive annoncée pour le lundi, elle vit tomber des obus dans la petite ville dès le mardi matin.

Des officiers adressaient aux autorités civiles et aux habitants des paroles et des conseils peu encourageants : « Il est temps de fuir ! Les Allemands vont attaquer la ville. »

Car l'offensive alliée avait échoué et Dixmude, au lieu d'être dégagé, se trouvait en plein dans la ligne de feu. Mais personne ne pouvait soupçonner la gravité de la situation et si nombre d'habitants quittaient la ville, beaucoup d'autres, plus attachés au sol natal, voulurent rester jusqu'au bout pour veiller sur leurs foyers et sur leurs biens.

Les Allemands s'avançaient à grands pas en mettant la région à feu et à sang. A Handzaeme, ils assassinèrent le bourgmestre, M. Ampe, qui du seuil de sa maison assistait paisiblement au passage des troupes, sans rien faire ni rien dire de répréhensible. Sa famille était descendue à la cave. Près de la gare les Allemands firent marcher devant eux des hommes et des jeunes gens parfaitement inoffensifs. Un officier les accusa d'être des francs-tireurs. Quatre d'entre eux furent extraits du groupe et massacrés avec de tels raffinements de cruauté que lors de l'exhumation des cadavres leurs concitoyens eux-mêmes eurent de la peine à les reconnaître. Les pauvres martyrs avaient été enchaînés, frappés lâchement, percés de coups de baïonnettes et torturés de cent façons jusqu'au moment où on leur avait donné le coup de grâce.

Les brutes sanguinaires parcoururent toute la contrée.

A Wercken ils se heurtèrent à la résistance des troupes françaises, ce dont ils se vengèrent sur la population, suivant leur coutume. Trente maisons environ devinrent la proie des flammes.

Deux jeunes gens originaires d'Ardoye, près de Roulers, qui avaient fui leur village et qui se cachaient dans une ferme, furent tués à coups de baïonnette en même temps que le fermier et deux ouvriers.

A Beerst, un groupe de trente habitants, hommes, femmes et enfants, s'étaient réfugiés dans un fossé à mi-chemin du village et de l'Yser, au hameau Beerst-Bloote. Ils n'avaient pas trouvé d'autre abri contre le feu convergent des Belges et des Allemands. Les infortunés restèrent là pendant deux jours entiers. La faim les en fit sortir et ils entrèrent dans une ferme voisine, pour y cuire quelques pommes de terre. Les Allemands ayant vu la fumée qui s'élevait de la cheminée, et croyant que

des espions se cachaient dans la maison, se glissèrent jusqu'à la ferme et y mirent le feu, pour en expulser les occupants.

Les pauvres gens se précipitèrent au-dehors en poussant des cris de terreur, mais les soudards s'étaient mis en embuscade, le fusil en arrêt. Des détonations retentirent, suivies de cris rauques. Quatre femmes venaient d'être horriblement assassinées. Un officier ordonna alors d'interrompre le massacre et s'avança vers le groupe éperdu et tremblant.

« Vous êtes des espions, leur cria-t-il d'une voix menaçante; vous aidez les Belges postés sur l'autre rive de l'Yser. »

Le meunier Blankaard expliqua qu'ils étaient tous des réfugiés inoffensifs, qui s'étaient cachés pour échapper aux obus.

On emmena les prisonniers au village; là on sépara les hommes des femmes et des enfants, qui furent envoyés à Couckelaere, village situé à une lieue de Beerst, sur la route de Bruges.

En même temps la furie allemande se donnait libre cours au village même de Beerst. Le bourgmestre Coene, ainsi qu'un grand nombre d'habitants, avaient été expulsés de leur cave, où ils s'étaient réfugiés en raison de l'intensité de la canonnade.

« Vous avez tiré sur nous » affirmèrent les Allemands. Et cette accusation habituelle s'accompagnait de la menace : « Vous allez tous être fusillés ».

M. Coene prit la parole, fit connaître sa qualité de bourgmestre et demanda que l'on procédât à la visite des maisons pour s'assurer que des armes n'y étaient plus cachées.

Les habitants furent ensuite relâchés. Mais un cultivateur, Charles Goudemaker, avait eu un sort plus tragique. Il fut emmené par une bande de forcenés en compagnie de deux cultivateurs de Vladslou, le père et le fils Rommelare.

Ces brutes allemandes appartenaient certainement aux plus mauvais éléments de l'armée, car il fallait être animé des plus bas instincts pour faire subir à des hommes les tortures physiques et morales auxquelles furent soumis ces trois martyrs. Rien ne leur fut épargné : ni coups, ni injures, ni brutalités; on les jetait à terre, puis on les piquait de la pointe des baïonnettes pour les faire relever, on les collait au mur en menaçant de les fusiller, puis on se ravisait. Ce calvaire dura trois jours. Les habitants qui ont aperçu Goudemaker les derniers déclarent qu'il était couvert de contusions et tout meurtri. Enfin les trois infortunés furent abattus derrière l'église.

Non loin de là, sur la route de Keyem, on massacra une pauvre femme frappée de démence, qui s'était enfuie de Vladslou et qui menaçait les Allemands sans savoir ce qu'elle faisait. Un habitant de Leke, qui s'était réfugié dans la même ferme que cette malheureuse, partagea son sort tragique.

Basile Bruwaen et sa fille, âgée de 15 ans, s'enfuirent de Beerst et tombèrent sous les balles.

Les Allemands se mirent à la recherche du curé, M. l'abbé Hoet, mais celui-ci heureusement avait fui.

Toute la famille Deseck, le père, la mère et une fille, furent tués. Quinze habitants au moins de la petite commune de Beerst furent victimes de la terreur allemande.

Les soldats faisaient sortir les habitants de leurs maisons, systématiquement.

Un ménage nous fournit à ce propos les précisions suivantes :

« Nous étions descendus à la cave. L'église avait été réduite en cendres et un grand nombre de maisons brûlaient. Nous entendions éclater les obus. Des troupes alliées étaient sorties de Dixmude et avaient refoulé les Allemands, mais pas pour longtemps. »

L'ennemi revint peu après et il exerça sur nous sa fureur. Nous entendîmes les soldats qui pénétraient dans notre boutique. Ils lancèrent dans la rue du sucre, de la farine et d'autres denrées. Puis ils nous forcèrent de remonter. C'était vers le soir.

« Allez, en avant ! criaient-ils. Et vous ne rentrerez plus dans votre maison. Nous coucherons bien dans vos lits. »

Ils nous abreuvèrent d'injures et de sarcasmes. Nous errâmes à l'abandon avec nos petits enfants, au milieu



L'avant-garde belge aux environs de Nieupoort.

de l'obscurité, jusqu'à ce que nous eûmes trouvé un abri aux environs de Couckelaere.

Le mercredi soir, le 21 octobre, tout le centre du village avait été évacué de la même façon. Il n'y restait plus que quelques vieillards et des prisonniers, entre autres le groupe de Beerst-Bloute, dont plusieurs furent maltraités et blessés. »

Beerst était au nombre des villages condamnés à disparaître. Les habitants ne le reverraient plus qu'à l'état de ruine. Car il formait une partie de ce front où tout devait périr, même les arbres et les haies, où, dans la terre labourée par les obus, des hécatombes de soldats devaient trouver leur tombeau.

Un sort identique était réservé à Vladslloo, situé un peu plus en arrière. Les derniers habitants, enchaînés deux par deux, furent conduits à Thourout. Ceux-là du moins eurent la vie sauve, tandis que quatorze malheureux furent impitoyablement fusillés.

Dans cette partie de la Flandre Occidentale, bordant le front de l'Yser, la fureur sanguinaire de l'ennemi se déploya librement et l'horizon illuminé le soir de la lueur sinistre des brasiers, annonça au loin le régime de terreur instauré par les Allemands.

Mais le plus éprouvé de tous ces malheureux villages fut Eessen, qui est situé près de la voie ferrée, à trois quarts de lieu de Dixmuide. Au milieu du groupe des maisons se dressait la haute tour massive de la vieille église, aux lignes harmonieuses.

Au cours des combats d'avant-garde, les troupes du kaiser avaient subi de fortes pertes et un colonel avait été tué près de l'église.

Il fallait aux Allemands une vengeance, et elle fut terrible. Des soldats se répandirent de tous côtés, pénétrant de force dans les maisons, fracturant les portes et brisant les fenêtres, allumant des incendies et déchargeant leurs armes sur de pauvres civils inoffensifs.

M. Rijkmans a publié sous le titre « Le martyr d'Eessen », le journal tenu par Mlle Costenoble, qui fut témoin de ces événements épouvantables. Nous en extrayons quelques passages qu'on ne lira pas sans intérêt.

« Le 20 octobre Eessen avait été bombardé. Les habitants s'enfuirent des maisons en ruine et se réfugièrent dans la brasserie Costenoble. Des soldats pénétrèrent dans la brasserie en hurlant :

— Bandits! Assassins! Vous avez tiré!

D'unanimes dégénéations s'élevèrent. Nous leur répondons que nous n'avons pas d'armes.

— Pourquoi êtes-vous ici ?

— Pour nous protéger contre les obus.

Ils laissent retomber lourdement la crosse de leurs

fusils sur les dalles et de nouveau ils nous crient :

— Vous avez tiré ! Les bras en l'air et en avant dans la cour !

Là, c'est une épouvante.

Impossible de décrire cette scène d'horreur. Tantôt, les hommes tombent à genoux, en demandant grâce; tantôt, les femmes, avec leurs petits enfants sur les bras, implorent en adjurations poignantes la pitié de ces monstres. Après une assez vive discussion, ils finissent par accéder aux supplications des mères; celles-ci peuvent réintégrer la cave. Quant aux hommes, ils sont traînés sur la rue et fouillés des pieds à la tête. Naturellement, on ne trouve rien de suspect sur eux et on leur permet de retourner à leur abri, après leur avoir donné l'ordre d'ouvrir portes et fenêtres et de faire de la lumière.

Tout joyeux, ils redescendent dans la cave. « Nous voilà déjà libres » s'écrient-ils. Mais les derniers sont à peine rentrés que survient une nouvelle escouade de Maudits. Sans doute pour nous terroriser, ils tirent au-dessus de nous tant de coups de fusil que nous croyons à l'effondrement imminent du bâtiment entier.

Dans notre abri, nous nous tenons étroitement serrés l'un contre l'autre, dans le coin le plus obscur, nous couvrant la figure et osant à peine respirer. Nous ne nous faisons plus illusion sur notre sort; notre dernière heure a sonné.

La porte s'ouvre. Nous nous rapprochons plus étroitement encore les uns des autres. Que vont-ils faire de nous? Se proposent-ils de nous martyriser longtemps, longtemps? Ils prennent quelques hommes par le bras, les autres doivent tenir les mains en l'air. Ils nous alignent et le commandant qui vocifère comme un possédé, fait placer les lampes sur les tonneaux pour mieux dévisager les physionomies attristées de ses victimes et pour mieux se détecter en quelque sorte de leurs souffrances.

Pendant ce temps, je reviens à la cave, soutenant mon frère Albéric, sur qui les Allemands avaient tiré au moment où il rentrait à la cave, immédiatement après l'inspection de la rue. Le sang s'échappe à flots de la blessure et il tombe évanoui dans mes bras.

Bientôt les soldats font une nouvelle perquisition dans la cave et nous interpellant de leur voix tonnante :

— Que faites-vous là? me demandent-ils.

— Mon frère est indisposé et il lui est impossible de marcher.

— *Nein! Nein! Nein!* C'est lui qui a tiré sur nos braves soldats.

J'ai beau leur prouver que le pauvre garçon est absolument innocent de l'acte qu'on lui reproche, le commandant ne veut rien entendre. Albéric est conduit dans



Avant-garde boche à l'Yser.

la rue. En même temps arrive le groupe dans lequel se trouvent mes parents, ma sœur Coralie, mon frère Moïse et d'autres personnes encore, qui, les bras en l'air, attendent qu'on ait statué sur leur sort. Le commandant ordonne le feu contre eux, mais les soldats, plus humains que leur chef, tirent en l'air.

Les femmes et les enfants reçoivent enfin l'autorisation de réintégrer leurs demeures, mais personne ne peut plus se montrer sur la place.

Les hommes qui avaient été parqués dans la cour devaient toujours garder la même position : les bras en l'air. Par un de ces raffinements de supplice familiers aux hystériques de la torture (1) », ils leur enjoignaient d'arpenter le parrallélogramme au pas gymnastique. Cet exercice divertissait énormément les bourreaux qui riaient aux éclats, tout en abreuvant leurs victimes d'outrages et en les traitant de scélérats et d'assassins!!!

Mon frère Moïse, continue Mlle Costenoble, avait dit aux officiers qu'aucun habitant d'Eessen ne possédait d'armes chez lui et que celles-ci avaient toutes été déposées chez M. le bourgmestre De Poortere. Il demanda si quelqu'un voulait l'accompagner au domicile du mayeur. « Vous aurez ainsi la preuve, dit-il, que personne de nous n'a pu tirer. » Le commandant accepta de s'y rendre avec lui. On sonna vainement. Les Boches ne se faisaient pas répéter l'ordre d'ouvrir : quelques coups de crosse bien appliqués firent bientôt voler la porte en éclats. Dans la première pièce où ils pénétrèrent, ils aperçurent les armes parfaitement rangées et portant des papiers indiquant les noms des propriétaires, comme le prescrivait les instructions officielles.

Mais tout à coup les regards de l'officier s'arrêtèrent sur quelques fusils allemands et sur des vêtements militaires qui gisent par terre.

— Qu'est cela ? vocifère-t-il.

— Mais c'est bien simple. Des soldats ont logé ici et ils ont abandonné ces objets lorsqu'ils ont fui le 17.

— Non ! Non ! Vous les avez lâchement assassinés et vous allez payer cher votre crime !

Fou de rage, il fait asperger de naphthe la maison, l'église et une quarantaine d'habitations situées sur la place et dans les rues adjacentes. Dans la campagne, il voue également à la destruction une trentaine de demeures et autant de fermes. En même temps, il défend aux habitants de faire la moindre tentative pour arrêter la marche de l'élément destructeur et pour sauver la récolte et le bétail.

Il se passe alors une scène d'une indescriptible horreur. Devant nous s'étend un immense rideau de flammes. D'épais nuages de fumée d'où jaillissent des milliers d'é-

tincelles montent vers le ciel. C'est l'incendie avec tous ses terrifiants détails. J'entendrai toute ma vie les lamentations qui s'élevaient devant cet affreux spectacle ; devant ce sabbat auquel se mêlaient les hurlements des soldats, les continuelles salves de mousqueterie et le crépitement des mitrailleuses. Nous crûmes à la fin du monde.

Longtemps, longtemps, les hommes restèrent dans la cour à manœuvrer sous les yeux des tortionnaires. Il y en avait qui tombaient de fatigue. A grands coups de pied et de fouet on les obligeait à se relever et à poursuivre leur course. »

Le fils du brasseur, Albéric Costenoble, déjà blessé, fut achevé. On l'abattit d'une balle. Le corps dut rester sur place.

Des soldats délestèrent plusieurs villageois de leur argent et de leur montre.

Le curé, M. Boutens, avait été arrêté et conduit à Ichtegem.

Eessen était transformé en un lieu de désolation. Les flammes dévoraient les maisons groupées autour de la place du village, tandis qu'en même temps l'incendie faisait rage aux alentours, dans la direction de Keyem et de Beerst, à Vladsloo et à Woumen, et même à Dixmude.

Au milieu du grondement de l'artillerie et du bruit sourd des explosions on distinguait le tac-tac régulier des mitrailleuses et le sifflement aigu de la fusillade, car la bataille était déchainée sur le front de Dixmude depuis Woumen jusqu'au-delà de Beerst, et le cercle de fer et de feu se resserrait de plus en plus autour de la malheureuse ville.

Des réfugiés erraient au hasard, se cachaient dans des citernes et derrière des meules et suivaient en frémissant les terribles péripéties de la lutte.

Les prisonniers durent quitter la brasserie Costenoble pour se rendre au café Bossuit. On les y enferma sous la surveillance de quatre soldats, qui les autorisèrent cependant à s'asseoir.

Mais peu après le bourreau fit son entrée.

« Non, pas assis ! hurla-t-il. Debout ! Vous êtes des « schweinhunden », des francs-tireurs et des assassins ! »

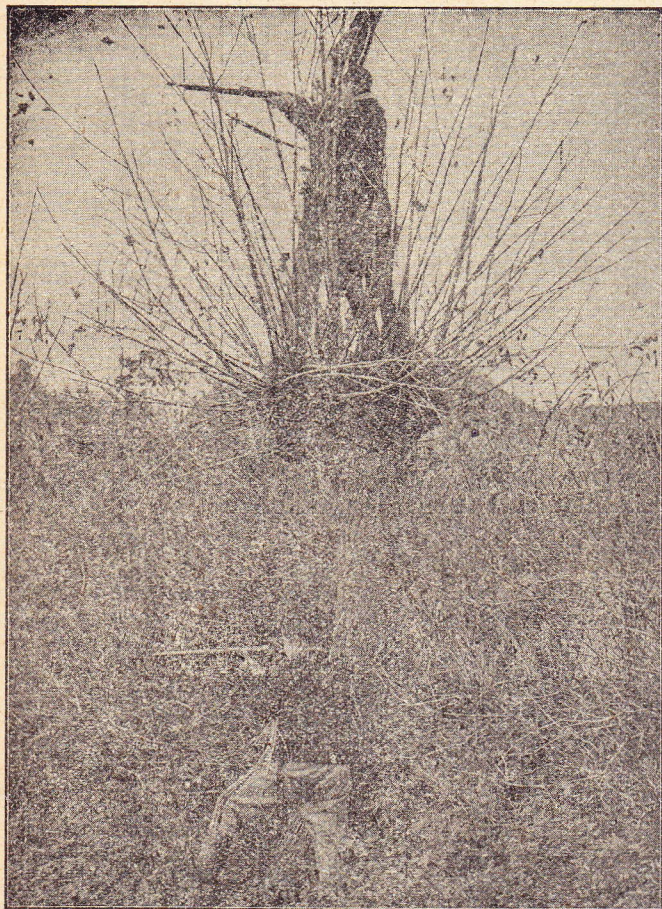
Et saisissant un crucifix, il l'éleva au-dessus de sa tête.

« Regardez ceci ! ajouta-t-il. C'est pour la dernière fois ! préparez-vous à la mort ! »

Et il lança l'image de l'Homme des Douleurs sur la table de billard. Puis il partit. Quelle nuit pour tous ces malheureux !

Le matin on les conduisit au cimetière près de l'église incendiée. Là ils eurent comme un avant-goût de la mort. Pour leur donner l'impression de leur fin imminente, le commandant leur conseilla de réciter une der-

(1) Le mot est de M. le ministre Segers.



Sentinelles belges aux environs de Nieuport.

nière prière ou un acte de contrition.

Après quoi on les alligna le long du mur au cimetière, où tombait la pluie des étincelles.

Des soldats venaient jeter des regards curieux sur le groupe lamentable. Plus loin se pressaient des femmes en pleurs qui affrontaient le danger des obus et la fureur des Allemands pour tenter de sauver la vie de leur mari ou de leur père.

Autour de l'église en proie à l'incendie des cœurs se tordaient de douleur et de désespoir.

Quelques soldats, émus par ces scènes affreuses, détournèrent les yeux pour cacher leurs larmes. D'autres, au contraire, couvraient les victimes d'injures et de sarcasmes, et leurs faces de démons ricanèrent à la lueur du brasier.

Des malheureux se jetaient à genoux, se traînaient aux pieds de leurs bourreaux, criant leur innocence et implorant la pitié. Les uns parlaient de leur femme ou de leur vieille mère, les autres de leur nombreuse famille, et le commandant se plaisait à la vue de cette scène atroce, qui était la preuve brutale de sa force, le couronnement de son orgueil militaire.

« Vous êtes tous des assassins, de lâches francs-tireurs ! » hurlait-il toujours. Et il se mit à frapper ses victimes, à leur donner des coups de pied, car, pour lui tous ces hommes pressés contre le mur ou rampant à ses pieds n'étaient qu'un vil bétail.

Finalement il renvoya les hommes dans la cave de la brasserie.

Le pauvre mort, Alberic Costenoble, restait toujours étendu dans la cour intérieure.

Et impressionnés par la vue du cadavre de leur concitoyen, les infortunés reprirent leur place dans l'abri, en songeant que leur libération ne serait peut-être que provisoire.

« Ah ! si je pouvais me sauver ! » se disaient-ils.

Mais des soldats montaient la garde autour d'eux et

on savait que ces barbares ne comptaient pour rien la vie d'un homme et qu'ils n'hésitaient pas à venger sur des civils inoffensifs le fait qu'un colonel allemand et plusieurs soldats avaient été abattus par des soldats français ou belges.

Les Allemands se mirent ensuite à la recherche des habitants encore cachés en d'autres endroits et les réunirent tous à la brasserie, dont ils voulaient faire une prison, afin de mieux pouvoir surveiller la malheureuse population.

Ils prétendaient que les civils se livraient à l'espionnage pour le compte de l'armée belge et cette mesure brutale avait pour but de les en empêcher.

Bientôt on apprit à la brasserie les événements qui s'étaient déroulés dans la commune.

On y vit entrer notamment un homme qui paraissait en proie à un sombre désespoir.

« Achille Cipier ! », s'écria-t-on. (1)

« Jésus-Marie ! ma pauvre femme ! » dit-il d'une voix navrée.

« Où est-elle ? »

« Qu'est-il arrivé ? »

Mais le malheureux, suffoqué par la douleur, était incapable de répondre aux multiples questions qu'on lui adressait. Il confia son petit enfant à une jeune fille et s'effondra au pied du mur, en sanglotant. Au milieu de ses larmes et de ses plaintes on ne distinguait qu'une seule phrase, toujours la même :

« Ma pauvre femme a été fusillée ! »

Puis il entra dans de plus longs détails.

Plusieurs villageois avaient voulu s'enfuir en se cachant dans la charrette du fermier Maes. Les Allemands les aperçurent et tirèrent sur le groupe.

« Ma femme, dit Serpieters, ainsi que le fermier Maes et deux enfants, sa servante et les deux servantes du curé ont été assassinés. Et d'autres encore, qui avaient pris place également sur le véhicule. »

Le pauvre homme n'exagérait pas, et ces horreurs s'étaient déroulées exactement comme il les avait rapportées. M. Jules Maes était échevin à Eessen. Les malheureux avaient sauté à terre pour s'abriter sous la charrette. Mais ils n'en furent pas moins atteints par la fusillade. Peu après onze morts gisaient sur la route. Et au milieu des cadavres gémissait la petite fille de Maes, qui n'était que blessée et qui fut recueillie deux jours plus tard. Nous l'avons revue en 1919. L'enfant est encore très nerveuse. Sa mère s'était enfuie dans une autre direction, mais elle tomba également sous les balles allemandes.

Serpieters s'était sauvé à travers champs avec son enfant. Voici en quels termes il raconta cette fuite angoissante :

« Je rampai au milieu des champs de pommes de terre comme un limaçon, avec la pauvre petite créature... De cette manière ils ne pouvaient m'apercevoir... Sans cela j'y aurais passé, moi aussi... Oh ! ce sont des démons furieux... Le crime s'est accompli à Eessen-Kappel, Volkaert et son fils sont morts aussi.

« Eux aussi ? »

« Je les ai vus liés l'un à l'autre sur le fumier à la ferme Becu. Et la femme Maes de même.

« Nous allons y passer tous ! » cria l'un des prisonniers.

On voyait paraître de nouvelles silhouettes à l'entrée de la cave, frémissantes encore des scènes horribles qui s'étaient déroulées dans le village. Et chacun apportait le récit de quelque atrocité.

Le nommé Uitenhoven avait été saisi par les Allemands sur la route de Prikkelboom à Dixmude; on l'avait d'abord bourré de coups, puis fusillé.

Près de la boulangerie Tuitens, les Allemands avaient trouvé un casque et une tunique couverte de sang. Ils ne voulaient pas croire qu'Uitenhoven avait dû transporter un soldat blessé dans la voiture du boulanger. Le casque et la tunique appartenaient à ce blessé. Mais les Allemands ne se souciaient pas de contrôler la véracité de ce témoignage. « Francs-tireurs, assassins », répondirent les barbares qui se refusèrent à ouvrir une enquête.

(1) Le nom véritable est Serpieters.



Une charrette de foin fouillée par des sentinelles françaises.

Alois Weyne et sa femme avaient été tués en pleine rue. Car il suffisait aux Allemands de voir un civil pour tirer dessus.

« Nous allons y passer tous ! » répéta une voix sourde dans un coin de la prison.

Il y avait 22 hommes et 40 femmes dans les sous-sols de la brasserie.

On calcula que déjà plus de quarante villageois avaient été massacrés.

Les prisonniers continuèrent à affluer dans la brasserie, de sorte qu'on en compta bientôt plus de 500.

Ils étaient surveillés de près.

Les Allemands cimentèrent les ouvertures des fenêtres ou les clôturèrent au moyen de fils de fer et au début ils défendirent même aux habitants de sortir pour satisfaire leurs besoins naturels.

Les nombreux troupeaux de bétail de la grasse contrée couraient en liberté. Quelques habitants reçurent l'autorisation de traire les vaches, ce qui réussit pendant quelques jours. Les animaux laissèrent d'abord les gens s'approcher sans difficultés, mais bientôt les horreurs et le bruit de la bataille déchainée autour d'eux les rendirent furieux et ils se répandirent dans la campagne en une course désordonnée jusqu'à ce qu'un obus ou un coup de feu des Allemands les abattit.

A la brasserie on menait une existence misérable. Les plus vieux se trouvaient à la cave. Là déperissait la femme W..., une nonagénaire, qui n'était pas sortie de sa maison depuis dix ans et que l'on avait glissée, étendue sur un matelas, par la fenêtre de la cave. Là, la femme Van H. s'agitait dans le délire de la fièvre : on l'avait transportée à la cave dix minutes après son accouchement, enveloppée d'une paille. Là se mêlaient les plaintes des vieillards et les pleurs des nourrissons dont les mères manquaient de lait. Des idiots regardaient fixement devant eux.

A la malterie et au grenier s'entassaient également les innocentes victimes de la tyrannie teutonne.

Les aliments étaient rares. En un mois les Allemands ne fournirent même pas cinquante pains. Que leur importait que les prisonniers souffrissent de la faim !

C'est à peine s'ils permirent à quelques personnes de chercher des vivres dans les maisons préalablement pillées par les soldats et d'en rapporter un peu de farine. Les boulangers qui se trouvaient parmi les séquestrés cuisaient le pain que l'on distribuait ensuite par toutes petites tranches.

Trois poêles servaient à préparer le café, les pommes de terre et la soupe. La ration quotidienne était de trois pommes de terre par personne... Ou bien on donnait à chacun une cuillerée de pommes de terre et de soupe mélangées.

Les malheureux recevaient leur portion dans le creux de la main, dans une casquette, ou une boîte de conserves vide, sur un morceau de bois ou un débris d'assiette, et la dévoraient avidement.

La fille et les fils de Costenoble se chargeaient du contrôle, distribuaient les aliments et encourageaient leurs compagnons d'infortune.

Une odeur infecte régnait dans les pièces, qu'il était impossible d'aérer convenablement.

Des vieillards tombés en enfance laissaient couler sur leur lit de paille ce qu'ils ne pouvaient plus retenir. Et comme il était défendu de se procurer l'eau nécessaire, il ne fallait pas songer à faire la lessive.

En outre, les malheureux prisonniers étaient incommodés par la vermine. Et les jours se suivaient, sans aucun espoir d'une libération prochaine.

Car l'ennemi avait résolu de garder les pauvres gens dans cette lugubre prison jusqu'à la chute de Dixmude. Nous verrons qu'ils durent attendre jusqu'au 15 novembre.

La population désigne maintenant cette brasserie, (elle a été plus tard quasi complètement détruite par les obus) sous un nom typique : « l'antre empesté d'Essen ».

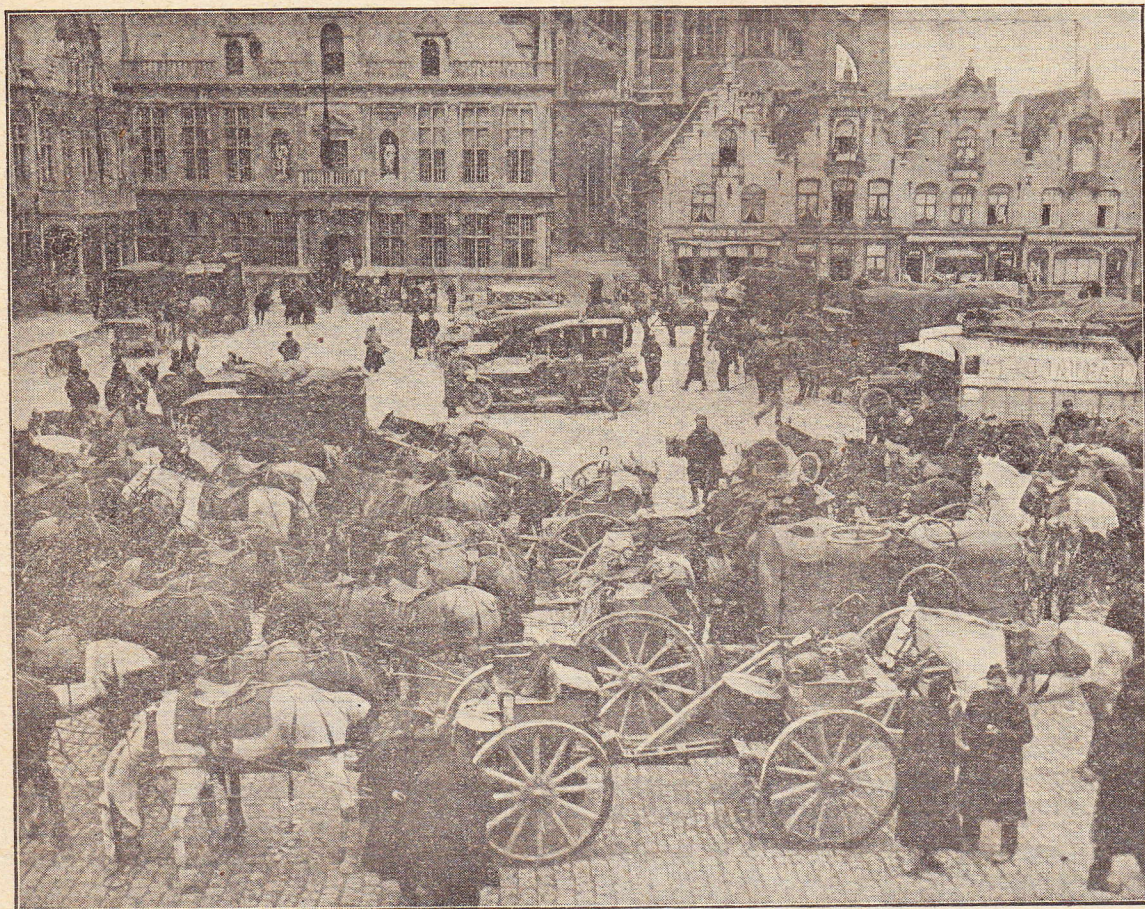
Les souffrances endurées par les prisonniers dans l'entre empesté de la brasserie s'avivèrent chaque jour, car ils pouvaient à peine se remuer, la faim les torturait et l'air était irrespirable.

Bientôt la mort vint délivrer de leur misère plusieurs de ces malheureux. Quelques-uns de leurs compagnons façonnèrent des cercueils à l'aide de planches trouvées dans la cour de la brasserie et transportèrent les cadavres au cimetière.

Les Allemands n'y voyaient aucun inconvénient et l'on se demandait naturellement si le bourreau d'Essen ne caressait pas l'espoir que tous les prisonniers succomberaient l'un après l'autre.

Nous dirons plus loin quel fut le sort final de tous ces infortunés.

Un peu en arrière du village d'Essen, au Roggeveld, les Allemands avaient installé des ambulances dans les fermes. Et aussitôt une multitude de blessés y furent amenés.



Les Belges à Fumes.

Il nous faut encore jeter un rapide coup d'œil sur une autre partie du front ennemi.

Les Allemands avaient réuni de gros contingents de troupes dans tous les villages qu'ils avaient occupés aux environs de Dixmude. Ils ne tardèrent pas à entrer à Woumen, la première commune située sur la route de Dixmude à Ypres. Une dizaine d'habitants trouvèrent la mort à Jonckershove. Une grêle de balles s'abattit sur le village même, où un jeune homme et une jeune fille furent tués dans la rue.

Entre Woumen et Dixmude les hordes ennemies rencontrèrent une violente résistance de la part des troupes belges et des fusiliers-marins français. Ils réussirent encore à se rendre maîtres du château du chevalier Henderickx, qu'ils devaient transformer plus tard en une redoutable forteresse. Mais aux abords du cimetière la ligne présenta longtemps encore certaines fluctuations.

Le front des troupes assaillantes passait par Eessen, longeait le canal d'Handzaeme, puis il allait de Beerst vers Keyem, formant autour de Dixmude un cercle de fer et de feu. Or, Dixmude n'était pas une forteresse moderne, mais une petite ville ouverte, qui n'avait même pas de garnison en temps de paix. L'ennemi installa aussitôt ses batteries lourdes et la paisible ville des bords de l'Yser eut à subir un bombardement d'une extrême violence.

C'était le mardi 20 octobre, qui fut pour les habitants une date inoubliable. Des toits s'effondrèrent, des façades vinrent s'abattre avec fracas au milieu de la chaussée, les pavés furent projetés au loin et de formidables incendies se déclarèrent sur divers points. Une foule affolée se rua vers le Haut-Pont, qui était la seule issue vers le Veurne-Ambacht.

Mais, ainsi que nous avons déjà eu l'occasion de le dire, une notable partie de la population resta dans la ville. Le commissaire de police Focke prit les mesures

nécessaires pour donner un abri sûr aux ménages dont les maisons avaient été détruites par les obus; on les logea notamment dans les solides caves de l'hôtel de ville, des brasseries et des couvents. A mesure que la bataille se prolongeait, la situation dans la ville devint de plus en plus critique.

Voici quelques scènes de cette terrible journée, que M. Baulu a décrites dans son intéressant ouvrage : « La Bataille de l'Yser » :

« La Grand'Place était particulièrement visée par les artilleurs allemands.

A chaque instant elle s'enfonçait en tremblant dans le fracas d'un nuage noir hérissé de flammes, d'où elle réapparaissait avec une triste face de démolitions; déjà des amoncellements de briques, de gravats et de toitures en miettes y rendaient le passage difficile.

En face de l'Hôtel de Ville, près du café de la Concorde, un musicien jouait du saxophone en causant avec un fusilier, quand un obus, tombant à un mètre d'eux, tua net le marin et perfora les deux jambes du musicien.

Au sifflement qui avait précédé cette dernière explosion, les rares passants étaient entrés précipitamment dans le café de la Concorde, où les musiciens du 12^e de ligne cuisaient leur viande et buvaient avec des fusiliers.

Il était près de midi, et la situation semblait devenir de plus en plus terrible.

Vers Zarren on entendait à ce moment une fusillade violente : c'était l'arrière-garde de la cavalerie française qui était refoulée. Au nord, un roulement de tambour s'allongeait sur la digue de l'Yser. A chaque explosion la ville se balançait sur son sous-sol de tourbe.

« Il pleut ferme, dit le musicien Leroy à la patronne du café de la Concorde, descendons à la cave. »

Aussitôt il y eut dans le souterrain seize musiciens, deux enfants et l'aubergiste. Comme celle-ci claquait des dents, quelqu'un dit pour la rassurer : « N'ayez pas peur, madame, dans cinq minutes tout sera fini ».